

Dans cet effroyable carnage, les Juifs avertis de loin échappent seuls au glaive du victorieux. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'Orient, reconnaît, dans ce peuple tant de fois vaincu, je ne sais quoi de divin. Ravi des paroles qui avaient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire au Dieu du ciel que les Juifs adoraient, et signale la première année de son règne par le rétablissement de son temple et de son peuple.

Qui n'admirerait ici la Providence divine, si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone ? Dieu les veut punir toutes deux, et afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophètes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué.

(A continuer.)

LITTÉRATURE.

LE LENDEMAIN

de la

VICTOIRE.

(La scène se passe en Europe.)

SECONDE PARTIE.

(Suite.)

IV.

Dans l'Ouest.—Un village.

Benoît et sa femme sont assis sur un banc, au seuil de leur maison. Le mur est tapissé d'une vigne et d'un églantier en fleurs. Quatre heures sonnent au clocher.

BENOÎT.

Allons, femme, voici l'heure. Nos hommes vont se réunir ici pour se rendre à l'église, où nous vous laisserons. Va chercher le petit, que je t'embrasse encore une fois.

MARGUERITE.

Cher ami !...

(Elle pleure.)

BENOÎT.

Je n'ai pas déjà le cœur si gai ; ne m'attendris point. Nos hommes m'ont pris pour chef. Je dois leur donner l'exemple, ici comme au feu. (Marguerite l'embrasse et sanglote.) Ma pauvre femme, regarde sur ma poitrine. Là où tu poses ton front, cette croix que tu as brodée ; c'est la croix du Rédempteur. Il était innocent, il a donné sa vie pour sauver des coupables. Nous ne sommes pas innocents, nous, et nous n'exposons nos jours que pour nous sauver nous-mêmes.

MARGUERITE.

Cette guerre ne finira donc pas ? Tu as été blessé déjà, tu as rempli ton devoir.

BENOÎT.

J'aurai rempli mon devoir quand je serai dans l'impossibilité de combattre, ou quand le pays sera délivré. Veux-tu que je laisse les autres se sacrifier pour moi ? Tous ils nous défendent comme je les défends. Si nous ne prenions pas les armes, nos villages seraient envahis, nos églises dépouillées, nos prêtres massacrés. Celui qui souffrirait cela serait-il un chrétien et un homme ?

MARGUERITE.

Oui, Benoît, tu as raison ; mais je suis bien mal-

heureuse.

BENOÎT.

Tu le deviendrais davantage, si, n'écoutant que ta douleur, tu murmurais trop contre les épreuves que Dieu nous envoie. Assure-toi sa miséricorde par ta résignation. Fais comme le petit lorsqu'il nous voit fâchés. Il s'avance tout doucement et nous baise la main. Quelle colère pourrait tenir contre sa soumission ?

MARGUERITE.

Pauvre petit ! reverra-t-il son père ?

BENOÎT.

Fais-lui connaître son père qui est au ciel ; celui-là ne lui manquera jamais, et lui tiendra compte de mon sacrifice. Dès que l'enfant pourra comprendre, tu lui diras : Petit, ton père est mort en brave homme pour son Dieu. Ne lui dis que cela ; le reste n'en vaut pas la peine.

MARGUERITE.

Hélas ! tu seras plus là !

BENOÎT.

Mais il n'est pas dit que je mourrai. A la guerre comme ailleurs Dieu nous protège, et il n'y a jamais que sa très sainte volonté qui s'accomplit. Pense à l'éternité, ma Marguerite, où nous serons pour jamais réunis loin des misères de ce bas-monde. Sans doute, tu ne croyais pas avoir épousé un soldat, et c'est dur de penser qu'un paisible laboureur est exposé à périr d'un coup de sabre ou d'un boulet ; mais quoi ! pour n'être pas soldat, en étais-je moins mortel ? Quand nous nous sommes mariés, mes jours étaient comptés comme aujourd'hui. Nous savions que les draps bénis du jour des noces nous serviraient un jour de linceuls. Courage, courage, espérance et courage !

MARGUERITE.

On dirait que tu vas à une fête... Si je connaissais moins ton amitié pour nous, je te croirais heureux.

BENOÎT.

Je le suis. Depuis qu'il a coulé pour Dieu, mon sang n'est plus le même dans mes veines ; il a comme une envie de se répandre. Au milieu de mes afflictions, j'éprouve un bonheur qui m'étonne. Loin de l'enfant, loin de toi, toujours en présence de la mort, mon cœur (qui me l'aurait dit ?), mon cœur plein de vous tressaille de joie, pensant que Dieu me regarde et qu'il sait que je suis là pour sa cause. Alors je ne sens plus ni fatigue ni tristesse. Je m'avancerai vers la mitraille du même cœur que je faisais deux lieues après une journée de travail pour te voir un instant dans la maison de ton père. Quelle inquiétude puis-je garder ? Dieu n'a pas coutume d'abandonner la veuve et l'orphelin... Ce pauvre enfant ! va le chercher... Tu feras bien attention de ne pas troubler le sommeil de mon père. (Marguerite rentre dans la maison. Benoît la rappelle.) Cependant, Marguerite, si l'enfant dort... Non, va. S'il dort, tu l'éveilleras. Il faut que je t'embrasse ! (Seul.) Nous aurons beau temps. Nos révolutions ne troublent rien là-haut... Les insensés ne croient plus en Dieu, parce qu'il leur donne du soleil et des fruits tandis qu'ils blasphèment. Je vous bénis, mon Dieu, de m'avoir appris que vous êtes le créateur et le dispensateur équitable de toutes choses. Ceux qui l'ignorent souffrent comme nous, mais ils n'ont ni la consolation de l'espérance, ni la joie du repentir, ni le bonheur du sacrifice... (Il prend son fusil, appuyé sur la muraille, et cueille une fleur de l'églantier.) J'ai planté cet églantier le jour de mon mariage ; il m'a donné moins de fleurs